

***Carnages* de Delphine Gleize**

Richard Bégin

Volume 21, numéro 3, été 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33414ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bégin, R. (2003). Compte rendu de [*Carnages* de Delphine Gleize]. *Ciné-Bulles*, 21(3), 58–58.

Carnages

de Delphine Gleize

par Richard Bégin



Voilà un premier essai magistral pour une jeune réalisatrice française visiblement préoccupée par les relations (ou les causalités) humaines et leur immanente bestialité. **Carnages** aurait pu tout aussi bien s'intituler «Du réseau et des restes bovins» tant les rapports entre les personnages du film tiennent de la boucherie: boucherie des mœurs, mutilation des corps, suicide, parricide, etc. N'allez surtout pas croire que l'histoire s'en trouve maladroitement charcutée à son tour. Bien au contraire. Delphine Gleize dirige les rencontres et les affinités électives de ses personnages avec l'aisance du boucher, séparant d'abord puis regroupant les morceaux de choix. Ces morceaux-personnages que tout semble *a priori* dissocier (des aspirations personnelles aux névroses caractérielles) seront pourtant liés à jamais suivant la redistribution des organes appartenant à un même taureau tué lors d'une corrida. Difficile donc de résumer en quelques lignes ce qui tient moins de l'histoire que du circuit organique.

Chacun des petits récits que nous offre cette fresque semble, à l'instar de tout organe animal, appartenir au même sujet. Dans ce cas-ci, le sujet est l'humain. Vous aurez deviné que **Carnages** baigne indubitablement dans un humanisme, un humanisme à la fois chaud, cruel, drôle et cynique. Là se trouve toute l'ironie du titre, car du massacre de l'animal émerge l'expression de ce qui habite l'humaine nature: la jalousie, l'amour, l'amitié, la peur, l'orgueil, etc. Le carnage en question s'avère-t-il aussi le moment d'où naissent les événements de l'homme. De la mort procède la vie. Rien de moins. L'étalage de tout cet humanisme aurait pu assombrir l'œuvre d'une désagréable prétention philosophique mal admise, pire, d'une frivolité intellectuelle désarticulée. La réalisatrice évite toutefois la pédanterie et les dispersions formelles que guette souvent ce genre d'exercice. Ici, tout est finement tissé, et tout se répond admirablement.

Tout s'ordonne donc. Un peu naïvement parfois. Or, ce «tout» s'organise suivant une poésie faussement naïve. Ce qui n'est pas sans susciter un réel délice. C'est le plaisir de picorer dans un buffet sans jamais savoir sur quoi on va tomber. Un film-buffet: on pense inévitablement à **Magnolia** (1999) de Paul-Thomas Anderson, même si **Carnages** conserve, contrairement à son cousin américain, une personnalité qui le sauve de l'exercice de style. Et si vous persistez à y reconnaître un style, disons que cette œuvre semble bien relever du réalisme magique. Tout y est: les coïncidences, la folie, les névroses, les peurs, le mysticisme, jusqu'aux petites filles. Car l'ancrage poétique, s'il y en a un, tient seulement à cette petite fille épileptique qui, dès le début, interroge la perception qu'ont les grandes personnes de ce qu'elles croient être plus petit qu'elles. Cette enfant, à la fois témoin de l'embrochement d'un toréador et fascinée par la puissance de l'animal cornu, n'est pas un personnage qui subit la réalité, mais elle cherche à en conserver la magie. Elle pose un regard critique et étonné sur ses semblables et semble du coup être la seule à saisir l'inquiétante communion des êtres. Une communion magique plus grande que nature que l'adulte refuse de voir et qu'il s'évertue à excuser par les lois du hasard.

Inévitablement, la communion interpelle en nous l'idée de réseau. Et comme tout réseau, ce film n'a ni début ni fin. Ce qui donne parfois l'impression que la psychologie des personnages n'est qu'esquissée à défaut d'être grassement dessinée. Les motivations profondes des personnages restent secrètes: Pourquoi un patineur désire-t-il mettre fin à ses jours? Qu'est-ce qui pousse une jeune femme à éliminer tous ses grains de beauté? Que cherche à prouver le jeune toréador? Qu'est-ce qui sépare deux frères et qui, finalement, les incite à se retrouver? Autant de développements dont le dénouement nous est refusé. Nous assistons à ces rencontres sans vraiment savoir ce que nous attendons d'elles et ce qu'elles attendent de nous. Nous sommes témoins de ce réseau, de la même façon dont la petite fille l'est de ce qui l'entoure; dans une douce sollicitude qui ne s'embarrasse pas de raisonnements logiques. De toute façon, le réseau ne connaît pas de dénouement, car il est dans sa nature de créer, de supporter, de défaire et de recoudre des liens. **Carnages** fonctionne ainsi, et le comprendre autrement gâcherait certainement notre plaisir. ■

Carnages

35 mm / coul. / 130 min / 2002 / fict. / France

Réal. et scén.: Delphine Gleize

Image: Crystel Fournier

Son: Pierre André

Mus.: Éric Neveux

Mont.: François Quinquere

Prod.: Jérôme Doppler - Balthazar Productions

Dist.: Les Films Séville

Int.: Chiara Mastroianni, Angela Molina, Jacques Gamblin, Lio, Esther Gorintin, Lucia Sanchez